THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1236



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Reception
du Comte d'Artois
chez l'Electeur de Cologne
Dialogue
1789

RÉCEPTION

DU COMTE D'ARTOIS

CHEZ M. L'ÉLECTEUR DE COLOGNE,

Frere de la Reine de France.

Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui. *Boileau.*

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A BRUXELLES,
De l'Imprimerie de LINGUET.

1789.

RÉCEPTION

DU COMTE D'ARTOIS

CHEZ L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.

Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui. *Boileau.*

LE Comte d'Artois hors d'haleine ſonne à la porte de l'Electeur.

Un valet de chambre paroît qui lui demande ſon nom. Le Comte d'Artois ſe fait connoître.

Le valet-de-chambre l'introduit, non, ſans lui avoir fait beaucoup de difficultés & de queſtions.

Le Comte d'Artois tout en ſueur, les cheveux épars, & ſous un habit déguiſé, parle ainſi à l'Electeur.

M. l'Electeur, j'ai recours à votre humanité; ſauvez-moi, je vous ſupplie de la rage d'un peuple qui me pourſuit; ouf! Je n'en puis plus.

L'ÉLECTEUR.

Un ſiége à Monſieur.

LE COMTE D'ARTOIS.

Le coſthume ſous lequel je me préſente..... vous paroîtra ſans doute bien étonnant..... vous aurez peine à vous perſuader que le frere d'un Roi de France.....

L'ÉLECTEUR.

Seroit-il poſſible ! Quoi vous êtes réellement le Comte d'Artois ! Quel coup fatal du ſort a pu vous réduire à cette extrêmité ?

LE COMTE D'ARTOIS.

Il n'eſt pas que vous n'ayez entendu parler des révolutions qui agitent en ce moment toute la France.....

L'ÉLECTEUR.

Si j'en crois la renommée, elle m'a appris que le Français jaloux de jouir de la liberté vient de briſer ſes fers.

LE COMTE D'ARTOIS.

Depuis long-temps la R..... Madame de Polignac, beaucoup d'autres & moi, nous nous étions fait une douce habitude de puiſer dans le tréſor royal pour nous procurer la jouiſſance de tous les plaiſirs que la volupté peut inventer ; croiriez-vous, M. que, parce que d'accord avec pluſieurs Miniſtres que nous avions eu la précaution de mettre dans nos intérêts, nous avons cherché à établir de nouveaux impôts pour réparer le déficit que nos dépenſes exhorbitantes avoient occaſionné, le peuple indigné de notre conduite traverſe nos deſſeins en voulant nous faire la loi, & en me chaſſant, moi ſur-tout, du Royaume ?

L'ÉLECTEUR.

Vous me ſurprenez ! le Français eſt doux, compatiſſant, aimable, généreux; il reſpecte, il chérit, il adore le ſang de ſes Rois : par quelle étrange deſtinée eſt-il ainſi tout-à-coup ſorti de ſon caractere? Sans doute que vous lui avez donné bien des motifs de mécontentement.

LE COMTE D'ARTOIS.

La nation aſſemblée prétend que la Conſtitution étant vicieuſe, elle ſeule a le droit de la réformer : que l'expérience a prouvé qu'en la laiſſant ſubſiſter telle qu'elle eſt, le Royaume finiroit par être écraſé ſous le poids de ſes dettes; de ſorte que ſelon ſes intentions elle veut que nous n'ayions plus le droit, à l'avenir, ni le Roi, ni la Reine, ni moi, de toucher aux deniers du tréſor royal pour les diſſiper en frivolités, & ſoudoyer les Agens de nos plaiſirs : ne trou-

vez-vous pas, Monsieur, que cet attentat est un crime de leze-Majesté au premier chef dans une Monarchie ? & parce que je fais tous mes efforts pour repousser une entreprise aussi criminelle, ne voilà-t-il pas que je suis devenu pour tous les Français un objet d'horreur & de malediction ?

L'ÉLECTEUR.

Ecoutez-donc, si par une mauvaise administration de coupables Ministres ont desseché les caisses jusqu'à présent, en se prêtant bassement à des manœuvres répréhensibles pour plaire à de vils Courtisants, & à une troupe de Catins, je ne vois pas que la Nation, qui, seule porte le fardeau des impôts soit répréhensible de s'élever contre ces abus véritablement criants.

LE COMTE D'ARTOIS.

Est-ce que le Roi n'est pas le maître ? Quand il donne des ordres à son Direc-

teur général des Finances de délivrer à qui il lui plaît sur le tréſor royal telle ou telle ſomme, il doit les exécuter.

L'ÉLECTEUR.

Pas toujours, ne vous déplaiſe. Le numéraire provenant des impôts eſt un argent ſacré que le Souverain ne doit employer que pour les beſoins urgens de l'Etat & non pas pour le ſacrifier à entretenir les plaiſirs d'une troupe d'adulateurs, de ribauts & de p..... qui coulent leurs jours dans la molleſſe ſans s'inquiéter du bonheur des peuples. Tenez, Monſieur, nous ſommes ſeuls, permettez que je vous parle ouvertement : peut-être, que ma franchiſe déplaira à vos oreilles peu accoutuméesà entendre le langage de la vérité ; n'importe : juſqu'ici je n'ai rien voulu vous dire de déſagréable, mais je ſais tout: votre conduite m'eſt connue : vos crimes ſont parvenus juſqu'à moi. Je vous avouerai donc naturellement: que vous & toute votre clique vous

avez tort, & que ce n'eſt pas ſans raiſon que le Français a conçu contre vous tous la haine la plus invétérée. Excuſez encore une fois ma ſincérité ; mais il faut que je vous révéle tête à tête toutes vos ſottiſes & les horribles attentats dont vous vous êtes rendu coupable : entre nous ſoit dit : de quel œil penſez-vous que la Nation reſpectable où vous fûtes né doive regarder les écarts impardonnables & multipliés, qu'une éducation perverſe & un cœur corrompu vous ont fait commettre depuis votre enfance ?

LE COMTE D'ARTOIS.

Hé, quels écarts, s'il vous plaît !

L'ÉLECTEUR.

Là, là, ne vous échauffez pas, Monſieur, vous avez beſoin de repos. Je ſçais bien, qu'enflammé par l'ardeur de votre jeuneſſe, ébloui par l'éclat du haut rang où la fortune bizarre vous a placé, vous penſez que tout doit plier ſous vos

ordres, qu'il n'y a rien de sacré pour vous sur la terre : un proverbe dit : *qu'on s'aveugle aisément dans sa propre cause* ; mais, de bonne foi, comment justifier la liste énorme des actions infâmes que votre libertinage a accumulées sur votre tête ? Par exemple, à peine sorti des mains de la nature, n'avez-vous pas fait paroître une propension décidée pour le vice ? Tout le monde sçait que son germe impur, cultivé, entretenu, échauffé par les discours infects des scélérats courtisants & des mépriſables guenons de Versailles, s'est développé chez vous avec beaucoup trop d'activité : ce qui n'est dans les hommes ordinaires que l'effet de la nature fut pour vous le résultat de vos liaisons avec les suppôts de Vénus. Associée à une foule de roués titrés & nourris dans la fange de la débauche, votre ame corrompue a adopté avec joie leurs goûts dépravés.

LE COMTE D'ARTOIS.

Je ne vois pas qu'il y ait à cela autant

de mal que vous voudriez me le faire entendre. Quand les paſſions parlent dans le cœur de l'homme, & qu'elles ſe font ſentir avec force je penſe qu'il eſt tout naturel de les ſatisfaire : jeune, doué d'un tempérament fougueux, aimant les femmes, le phyſique, chez moi, ne devoit-il pas l'emporter ſur le morale ? & parce que j'ai cédé aux aiguillons de l'amour dans un âge encore précoce ; croyez-vous, M. que ce ſoit-là un motif de réprobation ? Vous connoiſſez donc bien peu le cœur du Français ?

L'ÉLECTEUR.

Pardonnez-moi, Monſieur, ſenſible à l'excès, doux, généreux, aimable, je ſçais que le Français ſe porte ſans ceſſe à prodiguer l'encens au beau ſexe, & à faire même avec lui bien des ſacrifices ſur l'autel de Vénus ; mais vous conviendrez auſſi que lorſque les ſacrificateurs ſe plaiſent à ſouiller le ſanctuaire par des orgies infâmes, des rafinements de lubricité

que la ſimple nature condamne ; il n'eſt perſonne qui ne s'indigne contre les auteurs de ces fêtes dignes des plus exécrables taudions : or, comment voulez-vous que la France inſtruite de vos courſes nocturnes, de vos ſtations ſcandaleuſes dans les plus dégoûtants bordels & chez les Laïs de toutes les claſſes ne conçoive pas pour vous le mépris le plus marqué ?

LE COMTE D'ARTOIS.

Tarare ! bagatelles que tout cela.

L'ÉLECTEUR.

Qu'appellez-vous bagatelles. Nous voyons les objets d'un œil bien différent l'un de l'autre ; quant à moi, je vous avoue que je ne ſçaurois me perſuader qu'aucune raiſon puiſſe jamais excuſer vos aſſemblées nocturnes dans vos petites maiſons de plaiſances, où, tout ce qui exiſte de plus crapuleux tant en hommes qu'en femmes ſe rendoit avec vous pour y jouer.

les ſcenes que la Tragédie de Meſſaline nous a décrite, & que le pinceau de l'Aretin n'auroit pu nous repréſenter ſans éprouver une ſorte d'indignation ; en effet, que penſer de vous, Monſieur, quand on apprend qu'entouré de l'écume des plus grandes G. de la capitale & de Verſailles, vous vous livriez avec elles nuds comme la main, vous, & vos pareils, aux poſtures les plus laſcives, aux danſes les plus lubriques, & aux repas les plus ſomptueux ? Qu'animés enſuite par les vapeurs exaltées du jus de la treille, chacun des champions s'emparant de ſa déeſſe s'élançoit ſur elle comme autant de ſatyres pour conſommer pluſieurs libations en actions de graces au Dieu Cupidon ? Je n'ai pas beſoin de rappeller les noms de toutes les Nymphes qui préſidoient à ces fêtes abominables, on ſçait aſſez que la *Duthé*, la *Contat*, y figuroient dans toute leur ſplendeur.

LE COMTE D'ARTOIS.

Qu'y a-t-il donc-là de ſurprenant ? Ne ſçavez-vous pas que tout cela eſt dans l'ordre ? Oui, M. dans l'ordre : en France, il eſt reçu chez les Grands dans les aſſauts qui ſe livrent à Cythere, de ſe porter aux derniers excès, ou, vous paſſez pour des gens de la lie du peuple, qui, ne connoiſſant point les myſteres que Vénus découvre à ſes ſeuls favoris, ſe livre groſſiérement aux plaiſirs des ſens, car, qu'eſt-ce qui rend la jouiſſance agréable ? Ce n'eſt pas tant l'acte en lui-même que les préludes, les alentours, les acceſſoires. Un coup de langue donné à propos, un doigt agile porté ſur le haut du thrône de votre Déeſſe, un teton que la bouche preſſe, tous ces avant-coureurs produiſent une ſenſation délicieuſe, & un effet étonnant dans ces ſortes de combats ?

L'ÉLECTEUR.

Peſte ! Comme vous y allez : on voit bien que vous avez fréquenté les B.

LE COMTE D'ARTOIS.

Je conviens que j'ai toujours eu pour la débauche un penchant irréſiſtible ; que le petit trou eſt pour moi le plus cher de tous mes délices ; que mes actions, mes démarches, mes projets ne tendent qu'à ce but ; mais peut-on me faire un reproche de ce que la nature m'a gratifié d'une conſtitution robuſte, d'une imagination bouillante, & exaltée pour la volupté ? J'ai couru, dites - vous, les B..... mais Louis XV, mon aïeul, de bien heureuſe mémoire, n'a-t-il pas eu pour Maîtreſſe la Dubarry, dont l'éducation avoit été ſoignée dans ces Couvents deſtinés à la félicité ! Il y a long-temps, d'ailleurs que je me ſuis apperçu que pour éprouver les plus vives ſenſations de l'amour

il n'y avoit pas d'autre reſſource que de s'adreſſer aux Nymphes qui en occupent les temples. Là, enchaîné entre les bras & les cuiſſes rondelettes d'une beauté raviſſante, ſa lubricité ſecondée par l'habitude fait couler le plaiſir à grands flots dans toutes les parties du corps de l'hatelete placé ſur ſon ſein : la volubilité d'une petite langue fléxible, les mouvements redoublés d'une charniere ſouple & déliée, les doux frémiſſements de tout ſon corps adorable, couronné d'une gorge blanche comme l'albâtre, & terminé d'un duvet noir comme l'ébene en prolongent le ſentiment avec d'autant plus de vivacité que lorſque la nature eſt épuiſée ou fatiguée, l'art arrivant au ſecours procure encore de nouvelles jouiſſances.

L'ELECTEUR.

Tout beau, Monſieur ! tout beau ! Hé quoi ! ne réprimerez-vous donc jamais les impulſions de votre caractere effréné & licentieux ? Loin de faire parade

rade de tous ces actes de libertinage, ne devriez-vous pas au contraire chercher à en étouffer le ſouvenir par une conduite plus exemplaire ? car, quel fruit avez-vous retiré d'une pareille vie ? le mépris du Français. Pouvoit-il en être autrement, lorſque comme je vous l'ai déja dit, pour aſſouvir les fougueux élans de votre concupiſcence ſacrilége, vous vous êtes lié à une troupe de gredins, de ſcélérats, le rebut de la populace ; buvant, mangeant & jouant avec cette race impie & adulterre, vous n'avez ceſſé de participer à tous leurs crimes : delà une corruption totale s'eſt emparée de votre cœur ; ce poiſon impur, votre incontinence ne le fit-elle pas partager à votre eſtimable & vertueuſe épouſe ? pour en arrêter les progrès dangereux, elle fut obligée de recourir aux enfants d'Eſculape, qui, heureuſement pour elle, trouverent le ſecret de la guérir radicalement. De plus en ſortant de la couche nuptiale où le caprice vous ramenoit parfois, vous pouſſiez l'indécence juſqu'à

employer avec elle les ſales propos que vous aviez recueillis de la tourbe infâme des viles créatures qui ſervoient d'inſtrument à vos débauches. Sans retenue, ſans pudeur, ſans égard pour le nœud de l'himen, vous ne rougiſſiez même point de lui faire prendre les attitudes forcées & ſcandaleuſes dont nous parle D., B.... tant il eſt vrai que votre luxure profane les objets les plus dignes de reſpect & de ménagement.

Le Comte d'Artois.

Savez-vous bien, M., que ſi ce n'étoit ces petites ruſes que les hommes habiles ſavent mettre en uſage avec leurs cheres moitiés, le commerce amoureux ſeroit on ne peut plus inſipide; car eſt-il rien de moins piquant que la jouiſſance d'un mari avec ſa femme? Or, pour réveiller le plaiſir, pour le ranimer, pour en aiguiſer les traits, je ne vois rien de ſi naturel que de ſe ſervir de moyens propres

à nous en faire goûter toutes les ſenſations.

L'ELECTEUR.

Fi, M.! je ſuis étonné que vous oſiez encore entreprendre de juſtifier de pareilles reſſources; eſt-ce-là la marche de la nature? ne réprouve-t-elle pas au contraire ces ſituations révoltantes, & qui devroient faire rougir le plus crapuleux débauché? Mais on ſait aſſez que plongé juſqu'au cou dans la craſſe du libertinage, vous vous faites un plaiſir de les exécuter dans vos orgies, & même de renchérir encore ſur ces tableaux dégoûtants. Auſſi votre incontinence qui ne connoît plus de frein, ſe porte-t-elle vers tous les objets que vos yeux découvrent, & que vous jugez habiles dans l'exercice des luttes amoureuſes. Voilà pourquoi, ſans doute, vous avez cru que la Ducheſſe de Bourbon, à l'exemple de ſa mere qui étoit la plus grande P..... de ſon ſexe, ſe prêteroit volontiers à

vos insatiables desirs, mais vous vous êtes trompé : vous n'essuyâtes pas seulement la honte d'un refus ; si ce n'eût été par égard pour la Famille Royale dont vous déshonorez le nom, son mari vous auroit encore fait payer cher une tentative digne d'un polisson de votre espece ; on vous regarda comme un étourdi, un inconséquent, un mauvais sujet ; on vous mépriſa, & on eut raiſon. Je ſuis ſeulement fâché d'une choſe, c'eſt qu'on ait pouſſé l'indulgence envers vous un peu trop loin ; j'aurois deſiré pour l'intérêt des mœurs, la tranquillité des maris, & contenir déſormais vos paſſions dans les bornes de la décence, que le Duc de Bourbon vous eût tiré au moins une bonne palette de ſang.

Le Comte d'Artois.

Vous avez bien de la bonté.

L'Electeur.

Je vais même plus loin ; je ne crains point de vous dire qu'il eût rendu un

très-grand ſervice à la France de l'avoir débarraſſée de votre fardeau. La tâche n'eût pas été difficile, comme bien vous entendez ; car perſonne n'ignore que vous êtes auſſi mauvais guerrier que célebre débauché. Auſſi quand le Prince Henri vint à la Cour de Verſailles, & que vous voulûtes le plaiſanter ſur les guerres des Pays-Bas, en lui diſant qu'il alloit faire de grandes conquêtes, vous ripoſta-t-il avec ſa fineſſe ordinaire, que pour vaincre ſes ennemis, il auroit grand beſoin de l'épée avec laquelle vous aviez conquis Gilbraltar. Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt pas là ce qui m'irrite davantage contre vous, parce qu'en fait de poltronerie, vous avez cela de commun avec bien d'autres, même de votre ſang ; mais c'eſt d'apprendre journellement que vous avez ſecoué le joug de toutes les bienſéances pour afficher le libertinage le plus affreux envers toutes les femmes ſans diſtinction.

Le Comte d'Artois

Ah ma foi, M., rompons : fatigué ;

obsédé, abîmé de mon voyage, j'ai plus besoin de repos, que de conseils.

L'Electeur.

Jusques au fond du cœur j'en suis parbleu fâché. Mais tandis que je vous tiens, il faut que je vous dise tout. Je sais bien que déchiré peut-être en ce moment par les remords, si toutesfois vous en êtes susceptible, & le souvenir de vos scélératesses, vous voudriez échapper à ma censure ; sachez que vos efforts seront inutiles.

Le Comte d'Artois.

Mais, M.....

L'Electeur.

Je ne vous écoute point : quand on s'est rendu coupable aux yeux de l'Univers de tous les forfaits que la méchanceté humaine peut inventer, on doit se

taire & recevoir dans un silence respectueux les reproches que tout le monde veut nous en faire : ce ton là vous surprend, n'est-ce pas ? Elevé dans une indépendance absolue, n'ayant jamais suivi que vos caprices criminels dans toutes vos actions, je sens parfaitement que vous devez vous trouver un peu humilié, aujourd'hui que vous êtes obligé de vous expatrier, & que le Français a mis votre tête à prix : mais convenez que vous le méritez bien ; car si dans le cours scandaleux de votre vie licencieuse, votre libertinage ne se fût exercé qu'envers des créatures perdues de réputation ; vous n'auriez compromis que vous-même ; mais c'est que malheureusement vous avez encore déshonoré la R.... votre belle-sœur, à qui vous n'avez-pas rougi de faire partager les fruits honteux de votre crapuleuse débauche.

Le Comte d'Artois.

Oh ! je sais bien qu'il se débite à cet

égard beaucoup de propos sur son compte & le mien ; mais il ne faut pas toujours s'en rapporter au public.

L'ELECTEUR.

Hé ! comment voulez-vous qu'il puisse se tromper, quand tout le monde est instruit, à n'en pas douter d'un seul moment, que vos plus ardents desirs ont toujours eu pour objet de violer l'un & l'autre, les droits inviolables de l'hymen? Croyez-vous que le peuple ignore toutes vos allées & venues, vos parties de plaisirs, vos promenades dans les bosquets de Versailles, de S. Cloud, de Marly, de Bagatelle, de Trianon, de la Muette, &c. &c. &c. ? Combien de fois, à l'ombre du mystere & du silence ces lieux charmants ont été propices à vos desirs amoureux ! Combien de fois la R.... cédant à la chaleur de vos fougueux transports, n'en a-t-elle pas ressenti les agréables atteintes ! Je conçois aisément qu'attachée à un époux sans vi-

gueur, & tourmentée par la soif d'appaiſer les feux dont elle étoit dévorée, vous n'avez pas eu beaucoup de peine à la vaincre : élevé d'ailleurs à l'ecole du putaniſme ; connoiſſant par conſéquent toutes les ruſes & les reſſorts que les diſciples de Priape mettent en activité pour gagner le cœur des Prêtreſſes qu'ils ſe propoſent d'attaquer, la victoire ne pouvoit vous fuir ; mais ſi les feux adulteres de votre lubrique belle-ſœur ſe manifeſtoient avec un peu trop de force, étoit-ce à vous de les éteindre ? que n'en laiſſiez-vous le ſoin au R... votre frere? Vous me direz, peut-être, que marqué au coin d'une organiſation imparfaite au phyſique, & d'un caractere froid, lourd, peſant ; c'eût été un meurtre de laiſſer ſon épouſe ſe conſumer par les ardeurs de la concupiſcence ; mais au moins deviez-vous ſauver les apparences & ne pas trop ſcandaliſer le public par vos liaiſons fréquentes & intimes.

Le Comte d'Artois.

Le public a tort.

l'Electeur.

Le public a raiſon.

Le Comte d'Artois.

Comment ! parce que je me ſerai promené avec ma belle-ſœur, que nous aurons ri, badiné & joué quelquefois enſemble, il faut en conclure que j'ai violé la couche nuptiale du R..: vous n'y penſez pas. Ah pardieu, ſi ſur de telles miſeres la cenſure peut s'exercer, il eſt peu de maris qui échappent à ſes traits.

l'Electeur.

Vous cherchez à excuſer la R....; vous faites bien ; mais au fond du cœur vous ſavez mieux que perſonne que la

critique a raiſon. Ah ! que ſi les oiſeaux des bocages dont je viens de citer les noms pouvoient parler, combien de ſecrets ne révéleroient-ils point, là ! avouez-le, n'eſt-ce pas ?

Le Comte d'Artois.

Je vous ai déjà dit qu'il n'y avoit rien de ſi faux.

l'Electeur.

Pourquoi nier une choſe dont toute la Cour, la Capitale & les Provinces ſont inſtruites ? Vous aurez beau dire & beau faire, la renommée n'en publiera pas moins que vous l'avez f....., patinée, maniée, tant & plus ; en un mot qu'il n'eſt point de partie ſur ſon corps que vous n'ayez parcouru.

Le Comte d'Artois.

Hé bien, puiſque la ſagacité du pu-

blic a pénétré dans les ſecrets de nos liaiſons ; puiſque vous me preſſez de vous dire la vérité, j'avoue que je me ſuis rendu coupable du crime d'adulterre ; que ſans égard pour les liens du ſang, j'ai bravé la religion, les mœurs ; que j'ai brûlé pour la R.... des feux les plus tendres ; que jai paſſé avec elle les moments les plus doux, les plus agréables, les plus beaux de ma vie. Hé ! comment aurois-je pu réſiſter à tant d'attraits ! jeune, belle, bien faite, une taille ſvelte une démarche fiere & leſte, une peau blanche comme la neige, deux tetons éblouiſſants, couronnés par un bouton d'un rouge écarlate, une bouche vermeille & voluptueuſe, il me ſembloit que je voyois en elle une Divinité. Inſtruit des deſirs brûlants dont elle étoit dévorée, & du peu de ſoin que ſon mari prenoit à les ſatisfaire, j'aurois cru me rendre odieux à une belle-ſœur auſſi adorable, ſi je ne m'étois empreſſé de lui offrir mes hommages ; ſoins délicats, agaceries, jeux de mots, baiſers de flam-

mes, je lui prodiguai tout : j'apperçus dans ſes yeux pétillants & à ſes ſourires enchanteurs, que je n'avois qu'à m'expliquer plus ouvertement pour devenir heureux. Je le fis ; elle parut n'être point inſenſible à mes diſcours ; je profitai du moment favorable ; l'heure ſonne à Cythere, je jouis, je triomphe ; ô bonheur inexprimable ! ô ſouvenir précieux à mon cœur ! que j'éprouvai de charmes dans ces inſtants ſi doux ! Repréſentez-vous cette beauté étendue, tantôt ſur un gazon tantôt ſur un ſopha, les yeux mourants, m'entrelaçant dans ſes bras & dans ſes jambes comme un ſerpent qui ſe recourbe en replis tortueux, collant ſa bouche contre la mienne, s'abandonnant à toutes les impulſions de l'amour, d'autant plus ſenſible au plaiſir que je le lui faiſois goûter pour la premiere fois, & que je déployois dans nos ébats toutes les reſſources que l'art pouvoit me ſuggérer.

L'ÉLECTEUR.

Oh ! je vous reconnois bien là ; mais,

encore une fois, vous deviez au moins voiler vos intrigues aux yeux du vulgaire, qui, en pareil cas, par égard pour son Roi, se trouve toujours offensé de ces sortes de familiarités, en même temps qu'il conçoit la haine & le mépris le plus fort contre ceux qui en sont les Auteurs: mais point du tout, il semble que vous ayez affecté de mépriser toutes les bienséances; car, qui ne sçait que dans le Parc de Versailles, en vous promenant avec la R...., vous outragiez *sa pudeur* à un tel excès, que lorsqu'elle se plaisoit à vous porter sur ses épaules; tandis que votre main gauche s'appuyoit sur son front pour soutenir votre individu, la droite se permettoit de descendre entre ses deux monts d'albâtre & même d'en parcourir toute l'étendue? Qui ne sçait encore que toutes les fois que vous jouyiez à la pantoufle, vous affectiez de la faire passer sous les ajustements de la R...., à côté de laquelle vous preniez toujours place, tandis qu'il n'en étoit rien, & que vous n'aviez l'air d'en agir ainsi que pour

avoir occaſion de porter une main libertine ſur l'autel de la déeſſe ? Qui ne ſçait enfin que dans toutes vos petites courſes vagabondes avec la R...., vous la chifonniez, vous la careſſiez, vous lui appliquiez cent & cent baiſers, tantôt ſur la main, tantôt ſur la bouche, & qu'inſenſiblement vous finiſſiez toujours par la terraſſer & tomber avec elle entre ſes bras, d'où vous ne ſortiez qu'après avoir ſavouré le plaiſir à longs traits ? Vous conviendrez avec moi que toutes ces ſcenes devoient révolter.

Le Comte d' Artois.

Peu m'importe ; quant à moi, je vous aſſure qu'elles m'étoient très-agréables.

l' Electeur.

Je n'en doute pas : mais ce qui a encore augmenté l'indignation du peuple François contre vous & la R.... ; c'étoit votre aſſociation avec la vampire infernale de *Poli-*

gnac. Cette abominable gueuſe dont l'ame poſſédoit au ſuprême degré la connoiſſance de tous les crimes, ſe faiſoit un jeu de vous en inſtruire l'un & l'autre. Avec les diſpoſitions naturelles qu'elle vous connoiſſoit, il étoit bien difficile que vous ne profitaſſiez point de ſes leçons. Auſſi eut-elle le ſecret de faire paſſer dans le cœur de votre très-chere belle-ſœur, ſon goût dépravé pour le ſexe, & qui lui valut le ſurnom de *Tribade*. Réuniſſant en elle des qualités auſſi déteſtables, tout homme délicat s'en ſeroit éloigné à cent lieues : mais vous qui n'y regardez pas de ſi près & qui vous faites une gloire même, faute de pouvoir en acquérir aucune autre, d'exceller dans la débauche, vous avez ſaiſi, avec avidité, la funeſte occaſion de vous inſinuer auprès de ces deux Meſſalines pour mêler vos plaiſirs aux leurs.

Le Comte d'Artois.

Loin de blâmer ma conduite, on ne peut

peut au contraire que l'approuver : n'étoit-il pas douloureux, en effet, pour l'amour, de laiſſer ces deux beautés s'épuiſer entr'elles ? Touché de leur coupable illuſion, j'ai voulu leur deſſiller les yeux en leur offrant mes ſervices ; elles les ont accueillis ; leur reconnoiſſance envers moi n'a ceſſé d'éclater. De mon côté, je les ai continuellement cultivées ; quand je ſortois des bras de l'une, je m'élançois dans ceux de l'autre : la diverſité de ces deux mets aiguillonnoit mon appétit, la parque filoit nos jours dans le ſein de la molleſſe & du bonheur ; peut-on trouver du mal à cela ?

L'ELECTEUR.

Très-fort ; & votre commerce avec la R.... étoit d'autant plus répréhenſible que des fruits de vos amours il en eſt éclos des enfants adultérins qui doivent gouverner les rênes de la Monarchie françaiſe. Quant à ceux à qui la *Polignac* a donné l'être, & à la formation deſquels vous

avez également travaillé, c'eſt un très-mauvais ſervice que vous avez encore rendu à l'humanité; parce qu'ayant ſucé le lait de cette exécrable mégere, il eſt bien difficile de croire que ce ne ſoient pas autant de ſerpents venimeux, qui, à l'exemple de leur mere, ſe feront un plaiſir un jour de ravager la terre.

LE COMTE D'ARTOIS.

Si vous aviez été à ma place, je doute que vous n'ayez point brûlé votre encens dans le temple de ces deux divinités.

L'ELECTEUR.

Dites plutôt de ces deux furies; ouvrez les yeux & voyez dans quels profonds abymes leur ſociété vous a précipité, vous & une foule de peres de famille! obligé pour aſſouvir leurs plaiſirs inſatiables de vous livrer aux dépenſes les plus exceſſives, vous avez d'abord eu recours au tréſor royal; mais quand les

caisses, grace à votre prodigalité, furent épuisées, vous avez employé d'autres moyens : après avoir absorbé tout-à-coup les revenus que l'Etat fournit à si injuste titre, à vos besoins, l'emprunt est devenu entre vos mains une ressource pour alimenter vos jouissances; mais aujourd'hui que votre fuite, la suppression de votre maison, privent vos créanciers de leur paiement, ces malheureux sont forcés de faire banqueroute ; témoin le Banquier *Binet.* Or, jugez des imprécations, des horreurs & des malédictions que le François doit vomir, avec raison, contre vos révoltants déréglements.

Le Comte d'Artois.

Si le R.. m'eût cru, il n'en seroit point où il est, ni moi non plus; d'accord avec les Ministres, nous avions un moyen sûr de remplir les caisses de l'Etat & les nôtres.

l'Electeur.

Quel étoit donc ce moyen?

Le Comte d' Artois.

Etablir des impôts, & se bien garder d'assembler les Etats.

l' Electeur.

Mais les Parlements s'y seroient opposés : ils n'auroient point enregistré.

Le Comte d' Artois.

Les Parlements ! oh ! s'ils avoient récalcitré, je les aurois détruit, & j'en aurois placé d'autres qui m'auroient été dévoués.

l' Electeur.

Et le Peuple ?

Le Comte d' Artois.

Figurez-vous donc, M., que si l'impôt territorial eût été enregistré, le Peuple eût été content, parce qu'il frappoit sur tout

le monde ſans diſtinction ; nous autres Grands, nous n'en jouirions pas moins de tous nos honneurs, & la France ne ſeroit point livrée en ce moment aux révolutions qui déchirent ſes entrailles. Oh ! vous verrez encore bien autre choſe ! patience ! patience !

L'ELECTEUR.

Je ne ſçais ſi je me trompe, mais il me ſemble que ce changement lui ſera beaucoup plus ſalutaire que funeſte.

Le Comte D'ARTOIS.

Eh ! mon Dieu, je le ſais auſſi-bien que vous. Ce n'eſt pas là ce que je veux dire : mais penſez-vous que nous la laiſſions s'opérer tranquillement, cette révolution ? Oh que non. Sçachez, M., qu'avant qu'elle ſoit bien cimentée, il *y aura encore bien du ſang de verſé*. Quel eſt notre intérêt ? de jetter la diviſion dans tous les eſprits, de faire battre les François

entr'eux, afin de les atténuer, de les affoiblir les uns par les autres; & quand leurs forces seront diminuées, nous profiterons de cette circonstance pour les écraser à notre tour, & les gouverner plus que jamais avec une verge de fer. Ah ! que je me vengerai bien alors !

L'Electeur.

Votre projet est exécrable !

Le Comte d'Artois.

Ah ! vous croyez, M., que nous devons regarder l'entreprise audacieuse du François, d'un œil tranquille ! il nous aura bernés, chassés, insultés, massacrés, & nous resterons dans l'inaction ! de quel sang descendez-vous donc pour voir tout cela sans indignation ?

L'Electeur.

J'en éprouve beaucoup, mais non pas contre la Nation Françoise.

Le Comte d' Artois.

Vous oſez la juſtifier ! mais vous ne ſçavez donc pas de quoi nous ſommes capables. Si je vous diſois que ſans cet imbécille Prince de *L'ambeſc*, la révolution dont les François s'en orgueilliſent tant aujourd'hui, ne ſeroit jamais arrivée ; que répondriez-vous ? Vous ignorez donc que la nuit qui a ſuivi la priſe de la Baſtille, nous avions cinquante mille hommes à notre diſpoſition pour s'emparer de la Ville de Paris, l'attaquer & mettre tout à feu & à ſang.

l' Electeur.

Quels ſont les monſtres qui ont pu former un complot auſſi déteſtable ?

Le Comte d' Artois.

Doucement M., quand vous ſerez inſtruit que la R...., la Polignac, les Miniſtres d'alors, la haute Nobleſſe, les Parlements

& moi, nous en dirigions tous les reſſorts, j'eſpere que vous ménagerez vos termes.

L'ELECTEUR.

Que dites vous là, ô Ciel! & les François ne vous ont pas encore exterminés ſans en excepter un ſeul de toute votre race maudite!

Le Comte D'ARTOIS.

M.....

L'ELECTEUR.

Sors de chez moi, ſcelérat, ta préſence m'eſt un objet d'horreur! je ne puis te conſidérer ſans que tout mon corps friſſonne d'épouvante! ſors, encore une fois, & vas te faire pendre ailleurs.

FIN.